

Bernard Chambaz

## Le fils Couthon

*Nous sommes à l'automne 1867. Antoine Couthon file sur ses quatre-vingts ans (pour la Noël). La soirée est douce, il se remémore ce que fut (ce qu'est) sa vie. Son père, le triumvir, y tient une place immense : les souvenirs d'enfance, les lettres qu'il a laissées, les récits que ceux qui l'ont connu ont tressés, tout l'osier de la mémoire embelli/obscurci par les années, représentent les motifs de cette narration.*

*Les séquences, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas forcément. Le jeu de l'oie rythme cette progression/digression de l'histoire. Nous sommes ici vers les cases 7/8, la nuit commence, Antoine se raconte les trois derniers jours de la vie de son père.*

### Le 7 thermidor

*Je sens plus que jamais que j'ai besoin de respirer pendant quelques moments mon air natal. Relis les derniers mots de Papa. Les derniers mots qu'il nous ait adressés ici, à Orcet, à nous tous, famille et citoyens. Grand-père acquiesçait. Voilà qui lui ferait du bien ! Bien sûr, il n'avait pas pensé qu'ils seraient les derniers, le 2 juillet, la crise étant loin de son paroxysme, la bombe Thermidor allait mûrir encore trois bonnes semaines avant d'exploser. D'ailleurs, ils laissent entendre d'autres mots à venir, des rubans de phrases aériennes, Papa va venir (bientôt) puis repartir (quand il aura respiré quelques moments), réécrira alors de Paris d'autres mots, 2 août/14 thermidor, 2 septembre/14 fructidor, &cc, comment savoir ? L'espérance n'a pas disparu, tout semble encore ouvert. *Braves habitants d'Orcet mes Chers Concitoyens*, oncle Pierre obtenait qu'on me relise un passage de la lettre. Tu entends Antoine ton père va venir, il m'obligeait ensuite à répondre. Tu lui ferais bien du plaisir, un petit mot, deux ou trois lignes, à cet âge de toute façon que pouvais-je bien écrire, cher papa j'espère que vous Allez bien Ici je m'amuse, oncle Pierre en alerte, surveillant l'orthographe avec un soin de précepteur, râlant Qu'est-ce que ce A majuscule au milieu de la phrase, penché sur moi, à me saouler de mots aimables, à me souffler dans le cou l'odeur de la gomme qu'il mâchait pour soigner sa gorge (à ce qu'il prétendait), plutôt par plaisir à ce qu'il me semblait, boule après boule, parfois trois d'un coup, j'avais à peine le temps de voir voler la pastille jaune de sa poche à sa bouche, flotter un léger nuage de sucre sur son gilet qu'il essuyait aussi vite, ne m'en offrait jamais, Pour les grandes personnes seulement et puis tu vas salir ta lettre, comme si ces deux motifs n'en faisaient qu'un, mon œil, gentil mais radin l'oncle, attentif en tout cas, et si je laissais échapper un pâté, Malheur !, me priant de recommencer depuis le début, cher*

papa sur une autre feuille, d'où des mots toujours aussi brefs et ressemblants depuis Noël et mes six ans tout rond que nous avons pris l'habitude de correspondre par lettres, Papa les premiers temps m'écrivant chaque matin, deux lignes inouïes, puis Maman prenant le relais m'expliquant Ton père n'a plus le temps, au bout de six mois je me lassais un peu, dépêchais la plume pour retourner plus vite dehors, à la Roulette ou au jardin, jouer, de sorte que la séance de la lettre (Antoine rédaction — m'appelait oncle Pierre) était devenue un intermède que j'étais heureux d'expédier. Fin juillet, je bâclai ma dernière rédaction, j'espère que vous Allez bien. Fini, terminé, va comprendre août puis septembre l'automne l'hiver, les deux autres lustres de mon enfance, qu'il n'y a plus de cher papa à inscrire ni même expédier.

*Mon air natal*, le bon air de chez nous commentait Grand-père, la fierté le redressait d'un pouce. Grand-mère soulevait avec nostalgie ce coin encombré de sa mémoire où Papa rayonnait : Déjà petit, quand la fièvre le clouait au lit, il réclamait qu'on installât le lit devant la fenêtre pour qu'il puisse observer (peu rancunier) la campagne où pourtant il avait pris froid. A ton âge, A peine plus vieux — corrigeait Grand-père toujours à cheval sur les dates, il courait partout, collines roses prairie humide forêt splendide des *Élégies*, respirait à pleins poumons, Tu devrais en faire autant. Grand-père alors se lançait dans une démonstration, mimait l'inspiration mais la machine à respirer se bloquait, calait, Grand-père crachant à pleins poumons une bonne minute avant de recommencer à parler de sorte que je n'ai jamais pu imaginer qu'on respirât ou étouffât autrement qu'à poumons pleins. Grand-mère s'en tenait à une pédagogie plus discrète, où le bon air restait quand même celui du lieu natal. Ici, dans ce village, cette maison. Dans ce lit, enfiévré.

Émotion de la naissance. Ton père était le quatrième, il y a d'abord eu ton oncle Pierre, l'année suivante la pauvre Françoise, elle est morte à ton âge, rubéole, je sentais la faux bouton-rouge me frôler, l'année toujours suivante Marie rappelée à Dieu, à moins d'un an, quatre mois avant la naissance de ton père. J'étais heureuse et soulagée que ce fût un garçon, deux nuits avant la nuit de Noël, il est sorti comme une fusée, criant aussitôt, ne cessant de brailler tout le temps que la Jeannette rangeait les linges et le lingeait, brillant encore, quelle vitalité, Dites-donc il ne manque pas d'air, la sage-femme prédisait Vous verrez il sera avocat. Grand-père (qui avait retrouvé son souffle et du même coup son esprit) raillait. Facile la prédiction, l'aîné Pierre reprendrait ma charge de notaire, le cadet resterait dans les métiers de robe, logique, pour m'impressionner il eût fallu qu'elle prophétisât la Convention ! Renonçant à lui faire comprendre que la Convention était difficile à prédire en l'année mil sept cent cinquante-cinq (elle avait pourtant bien détaché les syllabes chiffrées), même pour des prophètes, trente-quatre ans avant la Révolution, voyons Joseph, encore vingt ans du règne Louis-quinzième, et comme Grand-père était parti chercher un livre, Vous allez voir, Grand-mère revenait à moi, à la sage-femme et aux circonstances de la naissance (Nuit de tempête), mais Grand-père — chassant la neige — revenait à son tour, avec le livre charlatan des prédictions catastrophes pour l'année 1794 ramené par Papa, claironnait Vous allez voir, ajoutant même dans l'euphorie, emporté par l'argument moqueur et décisif qui devait clore la discussion sur les prophéties, Vous allez voir ce que vous allez

voir. Il cherchait encore la (bonne) page, Ah voilà, le petit livre annonçait la mort des tyrans avant l'été. Nous sommes le 7 juillet, il pérorait, c'est tout vu.

Grand-mère avait loisir de reprendre le cours des naissances familiales. Toujours le même lit. Il n'empêche, l'année suivante ignora la sage-femme, Papa avait rompu le rythme annuel. Désormais, j'accouchais tous les deux ans. Gilberte, Jacques (un boulet nous l'a enlevé un jour de pluie en Virginie), Marie de nouveau, nous l'avions écrit Mary par superstition. Malgré les auspices favorables, nuit avant la nuit de Noël, sept ans après ton père. Neige épaisse, chemins scintillants mais verglacés parce que le soir le vent s'était mis à souffler par rafales, oui, comme Grand-père tout à l'heure, mais toute la nuit à pleins poumons. La lune voguait à toute vitesse au-dessus du village. La sage-femme était arrivée après la naissance de Mary. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais la pauvre petite était toute abîmée. Elle n'a pas fini la semaine ni l'année. Nous avons juste eu le temps de lui donner un nom. Mary, et puis elle est morte. Et enfin Pierre, si mignon, emporté par la canicule et les diarrhées au même âge jour pour jour que Marie, la troisième, onze mois et une semaine. Mieux vaudrait ne pas savoir compter.

Et moi je suis né dans ce lit ? L'air natal me tracasse. Sans le vouloir, Grand-mère me rassure. Non toi tu es né à Clermont. Rue de Ballainvilliers ? Non, dans la maison que vous habitiez avant que ton père soit élu député. Dis-moi je suis sorti comme Papa ? Oui. Comme une fusée alors ! mais Grand-mère déçoit ma projection fictive, Non mon garçon, toi tu étais le premier et ta mère si jeune, tu en as mis du temps, presque toute une journée. Rude journée à l'évidence, pour tout le monde, Maman, Papa resté à son côté des heures entières alors qu'elle souffrait (pensais-je déjà qu'elle le lui avait bien rendu ?), les grands-parents, à en croire Grand-mère en tout cas, Grand-père beaucoup moins éprouvé. Et pour moi ?

J'avoue n'avoir aucun souvenir. Dommage. Il y avait la tempête ? Écoute mon Antoine, tu demanderas à ta mère quand elle viendra. Bientôt avec Papa, 2 juillet, Paris, *Je sens plus que jamais que j'ai besoin de respirer*. Bientôt un mois que je ne les ai pas vus. Depuis la fête. Je vais de grands-parents Couthon en grands-parents Brunel. J'aime bien, mais ça va un temps. Les vieux fatiguent. Je m'aperçois que je lasse un peu avec mes questions. Alors, pour la tempête, on attendra.

Je relis les derniers mots, revois la diligence qui les a convoyés depuis Paris ou le dernier relais. Dérapage dans le dernier virage avant la mairie, magie de la force centrifuge, un nuage empoussièré l'air natal, le marronnier devenu blanc, la panoplie des bruits quand la grosse caisse s'arrête enfin dans sa glissade jaune semblait-il effrénée. Le cocher entonne un air magistral, je l'imitais ensuite dans le salon au grand dam de Grand-mère parce qu'il lui arrachait les oreilles (la première fois j'avais regardé, inquiet, coupable) et qu'il m'obligeait à monter — chaussé bien sûr — sur ses fauteuils en velours, le pied ferme et la main droite tenant — avec une aisance désinvolte — des rênes aussi invisibles qu'essentielles. De temps en temps, pour varier, je faisais les chevaux. Mais le superbe équipage s'arrêtait net devant Grand-mère excédée, Tu finiras par me tuer.

Turbulent mais pacifique, je descendais de cheval. Un autre jour, du fauteuil où Grand-mère s'asseyait après en avoir balayé la poussière des grands chemins. Les vieux fatiguent. Pourquoi cette même phrase vient-elle me traverser par deux fois en quelques secondes ? Résonner (fulgurer) à travers mon esprit et mon corps. Coup de vent, dehors, le cerisier penche vers la demie de huit heures. Coup de fatigue, dedans. Brume qui engourdit les hémisphères cérébrales (je sais, on dit un hémisphère mais la belle faute cérébrale me ravit et m'échappe), qui serre les yeux, le cœur. Vous fait comprendre que vous devenez vieux. Non seulement que vous vieillissez, cette évidence il y a longtemps que vous l'avez comprise, mais que vous êtes devenu un vieillard. Tout va si vite. Hier à peine j'attendais la dernière lettre de Papa, ignorant que c'était (ce serait) la dernière, ignorant même à vrai dire qu'il y aurait (avait) une lettre de lui dans la diligence, le 7 juillet 1794 vingt heures empourpré derrière le marronnier blanc. Aujourd'hui, soixante-treize ans plus tard, je suis toujours ce garçon qui attend la lettre mais qui sait, cette fois, que ce sera la dernière. Je n'ai pas changé, je me reconnais. Entends oncle Pierre demander qu'on me relise ce passage où Papa annonce sa venue. Revois le maire m'attirer à lui, poser une main benoîte sur ma tête, reprendre de l'autre main son lorgnon dans sa poche et réciter la phrase de l'air natal.

Tout va si vite, le ciel bascule derrière la mairie. Un géranium tombe du balcon. Qui me croira ? Le maire a déjà rempoché son lorgnon. La pénombre triomphe malgré les éclats géraniums sur le sol. La fatigue gambade d'un âge à l'autre. Irions-nous nous coucher ?

Depuis, j'ai compris ce besoin de respirer l'air du lieu natal. L'ai éprouvé, à mon tour. A chacun de mes retours, au pays. A neuf ans, suite à un long séjour chez mes grands-parents Brunel ; la première fois que je revenais à Orcet après la mort brusque de Grand-père et Grand-mère, une journée magnifique mais pénible, l'odeur fade dans la maison, le cimetière lumineux, la réticence à faire le lien entre les deux ; en désespoir de cause, j'avais trouvé refuge au fond du jardin où Grand-père et moi chahutions et le dimanche Grand-mère me lisait quelque page d'histoire sainte ; j'aimais Noé, me méfiais d'Abraham, nous étions arrêtés du côté d'Ézéchiël, une sombre affaire où les pères mangeaient les fils et les fils les pères, Pour de vrai ? Grand-mère était convenue de son choix malheureux.

A vingt-six ans, retour de Russie ; l'incroyable sensation d'être en vie depuis le passage de la Bérésina dépassée par celle (tout aussi incroyable) de revivre ; j'étais monté à pied, depuis le carrefour du Moulin, jusqu'à la maison d'oncle Pierre ; chaque pas me rapprochait de moi-même, une sorte de sérénité m'emplissait la poitrine, pourtant je sentais mon pouls ralentir, le cœur rasséréiné malgré l'émotion de marcher en ces lieux immenses, la combe infinie mille fois descendue remontée avec les copains, le pont où Papa m'avait emmené pêcher un premier avril, le poirier devant lequel je me mets à genoux.

A vingt-huit ans, présentais mon village (moi, le Clermontois !) à Élise. La conduisais partout, la combe le pont le poirier, la maison d'oncle Pierre, le jardin, lui montrais les oiseaux et le ciel, nos nuages. Lui expliquais notre fabrique, un coup de vent génial et volubile qui affolait la girouette de l'église. Je l'aurais volontiers conduite à la maison de Dieu, et vite, mais les circonstan-

ces locales et sa famille nous obligèrent à convoler trois ou quatre lieues plus au sud. Champeix, le 30 octobre, je rêvais revenir à Orcet. La baiser sur l'édredon bleu-ciel de mon lit-bateau ou dans le petit bois derrière le rideau de mûriers. Sur l'édredon et dans le petit bois, l'heure était au faste. Dans le petit bois et sur l'édredon, l'âge ne refusait rien au faste. Les nuits passaient en coup de vent. Nuages à la queue-leu-leu sur le plafond céleste.

A soixante-cinq, soixante-dix ans, retour de Santa Margherita Ligure. Le simple bonheur, encore plus vaste, de retrouver ces lieux familiers, ces lieux où la famille depuis bientôt deux siècles a laissé son empreinte, cette maison que les Couthon avaient bâtie, son odeur singulière, la singularité perçue dans les seuls instants du retour, le chemin de la Ferme, chaque année un peu plus lent et chargé de souvenirs, le bosquet où la vue sur Roche-Blanche se brouille inchangée. L'air idéal pour se reposer, faire le point. Sur soi-même, sur l'histoire, de la Révolution ou des deux Empires, sur le rapport entre l'histoire et notre biographie si riche mais pour moi si décevant — quand bien même j'aurais choisi en préalable la pente de la déception —. Papa eut-il le temps et l'humeur d'entrevoir autre chose qu'une terrible déception abusée ?

M'asseoir dans le vieux siège en osier, où j'ai vu s'assoupir Grand-père souvent et Papa l'été quatre vingt-treize, sous le cerisier, face aux prairies tantôt humides tantôt asséchées, rouvrir les yeux et compter sur leurs doigts les rubans que distribuait le soleil. Lieu revivifiant. Quel air meilleur pourtant que celui de la côte ligure. Palmiers, véranda, janvier triomphal, le doux sorbet du ciel jusqu'à Portofino. La nuit finit sous les orangers. Nous fermons la légation. Rentrons à Orcet, via les Alpes le mont-Genèvre la Romanche le Forez.

Émotion renouvelée des derniers kilomètres. Ses derniers mots, Papa reconnaissait ce besoin de revenir aux sources. Non pas celles de Nérès ou la Bourboule, boueuses, pour se soigner. Mais cette source natale, inaltérable, qui lui permette de voir clair. Je reprends la lettre, relis ses avant-derniers mots, *Accès violent de fièvre accompagné d'un renouvellement de douleurs très aiguës, cet accident m'aurait tué mais la nouvelle de nos victoires m'a ressuscité Je ne tarderai pas, aussitôt ma convalescence, à me mettre en route si les événements l'autorisent Je sens plus que jamais ses derniers mots par courrier.*

Les trois derniers mots de mon père. Trois semaines avant ses trois derniers jours. Je pense, j'ai tant pensé à ces trois derniers jours. J'y ai pensé les jours (aveugles) qui ont suivi la guillotine. Sifflement infernal, la tête bourdonne, chute dans le panier rougi. Beau temps inutile. Voile sur nos yeux, j'entends encore le père Barsalou (dit Le Jaloux) cracher Tiens le fils Couthon ça lui aura coupé le sifflet.

Pensé à Krasnoï et Borissou où c'était le froid qui sifflait, la demi-semaine pour passer le fleuve, la Faux s'en donnait à cœur joie, jamais je ne m'étais senti si près de rejoindre Papa. Pensé en quarante-neuf, quand on m'a cru perdu, le délire, le poumon perforé, la chaudière sur le point de claquer. Je n'avais rien senti, ne me rappelle rien — sinon une sensation de sueur —, selon Élise j'avais beaucoup parlé de Thermidor. Par bribes d'incohérence. Évoqué nous ne savions quel champ en pente sous un chalet fleuri. Un ciel dépourvu d'anges. J'avais crié. Signe encourageant, d'après le bon docteur Thomas, le médecin de famille qui ne jugeait que sur les signes extérieurs malgré une

intuition qui le taraudait et la question écrite qu'il avait donc posée à Laennec après avoir entendu parler de sa découverte (Voir à l'intérieur Vous rendez-vous compte — il tentait d'enthousiasmer ses patients), déçu que la mort ait eu le mauvais goût d'emporter ce pauvre René avant qu'il ait pu lui répondre. Vingt ans plus tard, il ruminait encore à moitié pour à moitié contre l'auscultation.

La mort bourdonne. Fait un petit tour et revient au triple galop. Ses trois derniers jours sont donc les miens. Voilà la leçon. L'image qui m'envahit. Je les revis, les redoute. Les attends ?

Papa vaque entre la mort et la résurrection. Début juillet, il se croit mourant (les douleurs, la fièvre), rongé par la fatigue et l'inquiétude. Le corps usé. Jusqu'à la corde. L'âme épuisée. Il n'est pas seul. Robespierre comme lui. Mieux portant c'est tout.

Même s'il ne m'a pas paru très juste avec Papa et la Montagne, Michelet l'a bien compris quand il l'a appelé la seconde âme de Maximilien. Ni son ombre (pour cela il y avait Marc-Antoine Jullien que j'eus d'ailleurs le loisir de rencontrer à Paris juste avant ma pneumonie), ni son frère de sang (il y avait Bonbon). Ni ses cadets, Saint-Just et Lebas. Non, sa seconde âme, je suis sûr que l'expression aurait plu à Maman. Elle éprouvait plus d'admiration que d'affection pour Robespierre (Trop froid même quand nous jouions le soir chez Duplay). Une véritable admiration pour sa grandeur d'âme où elle reconnaissait le double, amplifié peut-être, de Papa. Plus solitaire et lucide, mais la même abnégation, le même sens de l'absolu. Attirés l'un par l'autre, rapprochés encore par la maladie. Maximilien malade (les reins bloqués, un soleil brûlant lui bouchonne le dos) de nivôse à ventôse, Papa prend le relais le premier mois, se porte mieux, visite Maximilien chaque jour, lui rend sa politesse, presque fringant, ses lettres délaissent le chapitre santé. Rechute le second mois, ne gambade plus, se traîne, Maximilien commence à aller mieux. Papa nous avertit, 21 février, l'avis des médecins est qu'il me faut beaucoup de repos sous peine de la vie. Maman très inquiète, *la menace est assez forte pour que je me conforme à l'ordonnance*. L'aidant à s'en sortir, puis à sortir (en voiture) la première fois le 4 mars. Lui secondant l'âme. S'occupant de son corps, les jambes le bassin le torse la tête, elle y passait sa journée, nettoyer, éponger, rafraîchir, caresser, lui faisait la lecture (lundi Plutarque mardi Scarron), descendait se dégourdir, la rue Saint-Honoré lui prêtait sa double façade d'hôtels, quand Maximilien venait aux nouvelles. Je vous laisse.

Entre eux l'âme fait souvent le sujet de la conversation. En particulier ce printemps où tout finit de basculer. Ils se donnent corps et âme à la révolution. L'écriraient volontiers corps-&-âme tant l'un et l'autre leur semblent encore liés, il faudrait aussi une majuscule à Révolution, ils insistent. Ils se seraient damnés pour elle, si la damnation eût un sens qui leur convînt. Au contraire, ils envisagent leur activité comme une passion (Penser à la majuscule). Destinée à sauver l'humanité, le Peuple. Regardent la mort avec un certain calme. A peine entamé ces trois derniers jours.

Ils viennent d'établir l'immortalité de l'âme. Rude affaire qui leur coûtera la vie. Demandez un peu à Vadier et quelques collègues du Comité de Sûreté

Générale ou de la Convention. Ils discutent, Faut-il ? Ne faut-il pas ? Qu'en penses-tu ? Le ciel décroche un bout d'étoile. Papa et le fauteuil font le tour de la table. Maximilien regarde par la fenêtre, copeaux. Une ondée rince la cour des Duplay. La conversation reprend de jour en jour, entre le souci militaire (on bataille ferme trois mois après Toulon) et la question des grains, l'éternelle question (l'arrivage, la répartition, &cc), les querelles au sein du Comité (des Comités — tu veux dire). Ils relisent les Grecs, l'âme-souffle de vie constitue un début mais ne suffit pas. Relisent alors leur Jean-Jacques, l'*Émile* les conforte, leur offre la caution dont ils ont besoin. Le crois-tu vraiment Georges ? Papa hésite, il souffre comme un damné, voit la vie passer à toute allure, embrasse d'un coup son corps infirme et la pureté de son âme, doute encore, considère l'esprit public, n'hésite plus, prenons le risque, répond oui. Décret de la Convention : l'âme est immortelle. Amen.

Résurrection plus facile de Papa. Fleurus donne un sacré coup de main. Le mois de juillet dévale son petit talus. L'air surchauffe comme les phrases sous la plume de tous ceux qui sentent la révolution s'achever. Une seule question pose son bandeau. Comment ?

Cependant, elle en cache une autre, plus sournoise, à laquelle Robespierre et Papa, obnubilés par la première et obsédés par les couteaux, oublient de répondre : Qui sont les fripons ? Il fait de plus en plus chaud. Papa transpire, il dort mal. Le drap collé à ses jambes inertes, l'énerve. Il réveille Maman à peine endormie. Elle l'essuie, lui donne un gobelet d'eau. À côté, Maximilien songe dans le noir. Il entend le bruit de l'eau dans l'évier, aperçoit sous la porte la lueur des bougies. Calme, ou plutôt calmé par un violent effort sur lui-même, mais ne parvient pas à s'endormir. Ailleurs dans Paris, Tallien relit le billet que lui a envoyé Thérèse emprisonnée. Sauve-moi, elle le somme de la sauver, Si tu es un homme, lui en promet. Il fulmine contre Robespierre, ce tyran, le mot lui vient aux lèvres, il servira le surlendemain — venant avec un naturel évident — quand lui Tallien Jean-Lambert — vingt-sept ans aux vendanges — sonnera la charge, ce tyran illuminé, comme s'il pouvait balancer entre ce fanatique et cette femme qui faisait rêver tout Bordeaux. Il friponne de mémoire sous ses jupes ses jupons, dessous encore, sa main culotte la soie, il serre les mâchoires, bordel, seul ici cette nuit étouffante, le sang lui monte, ne le lâche plus. Son braquemart cogne à la porte. Bel arbre, râblé comme dans le Médoc. Se demande aussi comment tout ça va finir.

Morceaux de soie déchirée par-dessus Notre-Dame, le petit jour bouscule la nuit. Un nuage se défait, pas une âme pour le pousser. La chaleur lance ses chiens, ameute le mercure. Personne n'évite le réveil moite, ni ceux qui vont mourir (quatre douzaines et demie avant ce soir), ni ceux qui les envoient mourir (ils mourront d'ici après-demain soir), ni ceux qui vont les regarder mourir. Mieux vaudrait ne pas dormir, mais les choses sont déjà assez embrumées pour ne pas y ajouter une pincée d'insomnie. Tant qu'à tomber autant que ce ne soit pas de sommeil. Les minutes dégringolent, le soleil aboie, Maman se lève. Elle regarde Papa, se demande si elle doit le laisser tranquille, la paix semble enfin habiter la moitié agitée de son corps, ou le prévenir, Georges c'est l'heure, Mon amour comme autrefois mais il y a belle lurette que Georges ne répond plus guère au doux nom d'amour. Il lui a dit hier soir qu'il aurait

besoin de travailler tôt. Georges il faut te lever. Papa veut demander l'heure, il se trompe. Quel jour sommes-nous ? Le 8 thermidor.

Quel jour était-ce ? lundi ou mardi ? le jour des *Hommes illustres* ou celui du *Roman comique*, je ne sais plus. Devrais vérifier (vendredi peut-être). Mélange les récits. Celui de Maman. Est-ce que Papa t'a dit quelque chose pour moi quand tu l'as vu pour la dernière fois ? Ceux de Maman, devrais-je dire, car je le lui réclamaï si souvent les dix années qui ont suivi que de saison en saison le récit se modifiait, par touches insensibles, Maman elle aussi incapable de se rappeler certains détails avec certitude, elle romançait, ces touches insensibles qu'on appelle roman, inventait une parole un orage qui n'existaient pas dans le récit précédent, qu'importe, la pluie ne mouillait pas à cause de la chaleur, dès le matin, très tôt, le récit de Maman — bien ordonné — commençait toujours à son lever. Je réveillai ton père, sonate allègre & nostalgique du passé simple.

Mélange les récits, celui ramifié de Maman et celui de Mallarmé. Armand-Aimable était le gendarme que la Convention avait accordé à Papa pour l'aider à se déplacer. Fort comme un Turc, géant, six bons pieds l'emmenaient sans effort au plafond de la chambre chez les Duplay, il prenait Papa sur son dos quand des escaliers ou une rupture de pente l'empêchaient d'avancer. Originaire du Puy-de-Dôme, il l'accompagnait chaque voyage. Papa plaisantait, occasion plutôt rare. A tous les deux nous sommes bien montés, moi mal foutu, toi Mallarmé. Armand-Aimable riait facile, cultivait la passion botanique. Je l'aimais fort, il me le rendait bien. Me faisait sauter dans les airs, voltiger, en cachette de Papa, pour ne pas l'attrister. Maman nous avait expliqué le dépit permanent dans lequel son infirmité le plongeait. J'étais heureux surtout qu'il m'accordât plus d'attention qu'à Hippolyte, qu'il jouât plus volontiers avec moi qu'avec lui, me parlât davantage. Heureux d'être son préféré, courant jardin des Plantes entre deux rangées d'hortensias qu'il m'avait expliqués. Vers le quinze de prairial, les jours s'envolaient comme les nombres sous les buis roses du Japon.

Armand revint me voir, à Orcet, quelques mois après Thermidor. Boitait encore, une bonne raideur dans le haut de la jambe. Me fit le récit de ces trois derniers jours. Un récit rectiligne, tracé au cordeau, net comme un précis de botanique. Il ne bougea pas d'un pouce dans les relations suivantes, la dernière à la fin des années trente. La terre à peine plus sèche, la voix par contre légère altérée. Son récit, bien sûr, commençait un peu plus tard que celui de Maman. J'arrivai comme prévu à neuf heures chez ton père. Le passé simple maintenait son allure innocente.

Lui demandais aussi à Mallarmé, Est-ce que Papa t'a dit quelque chose pour moi quand tu l'as vu pour la dernière fois ? Armand, Maman, les auteurs de l'histoire me la baillaient généreuse. Répondaient à mes questions redoublées par une oreille prêtée aux racontars (Ton père était un monstre sanguinaire, Ton père simulait la maladie, &cc). Orcet se faisait tout petit, ragots, insultes méprisables. J'apprenais à courir plus vite. Lapidé à pleines poignées de grossesilles, déballage estival. Sous le ciel désespéré limpide de l'an II, la calomnie relayait la rancune.

Mélange les récits, ceux de Maman et Mallarmé et ceux que j'ai lus au long des ans (Lacretelle Madame de Staël Levasseur Laponneraye Michelet Lamartine Blanc). Ceux-ci, cultivés, froids ou chaleureux, étrange comme celui de ce Monsieur Louis Blanc (quelle idée que de faire une Histoire socialiste de la Révolution française !), lointains, la plupart ignorant Papa, comment les contredire ou les interroger ? Une place à part toutefois pour ce cher Alphonse qui m'avait honoré d'une visite et de ses questions. Ceux-là, les premiers, fabriqués sinon pour moi, du moins narrés à mon intention ; j'en étais en quelque sorte le dépositaire, pouvais par une question en interrompre le fil, moi le fils, revenir en arrière, essayer d'en comprendre le dénouement, revivre le terrible écheveau de ces trois derniers jours ; cependant, la mort rapprochée de Mallarmé puis de Maman me privait de ce recours ; ainsi l'année suivante j'écrivais mon propre récit ; mettais sur feuille les mémoires combinées de Maman et d'Armand, une semaine appliquée avalait le rouleau, soir après soir l'été propice retardait l'heure d'allumer la chandelle ; remontais mes manches, prenais la plume sans hésitation, sans presque de rature, les versions de Maman et d'Armand s'imbriquaient à merveille, les différences et les contradictions s'évanouissaient sous ce nouveau cours. Élise s'étonnait, On dirait que tu écris de mémoire, que tu reproduis une histoire que tu connais par cœur. La pleine lune abandonnait le solstice, serrait le carré de luzerne derrière le potager.